

## **Le jeu subtil des discours sociaux sur la langue au XVI<sup>e</sup> siècle : dialogues et dialogisme dans *El diálogo de la lengua* de Juan de Valdés**

CORINNE MENCÉ-CASTER

SORBONNE UNIVERSITÉ

Corinne.Mence-Caster@sorbonne-universite.fr

### **Introduction**

---

1. J'ai choisi de fonder ma communication sur *El diálogo de la lengua* de Juan de Valdés (Valdés, 1982), parce que ce texte me semble exemplaire quant à la thématique qui nous rassemble aujourd'hui, à savoir « Dialogues et dialogismes ». Je ne reviendrai pas sur le fait qu'à l'époque classique, le dialogue est un genre littéraire de haute et longue tradition, dont l'une des éminentes figures dans le passé fut celle de Lucien qui incarne en quelque sorte à la Renaissance le dialogue écrit, avec ses deux textes : *Le dialogue des Dieux* et *Le dialogue des morts*.
2. S'agissant plus précisément du *Diálogo de la lengua*, publié en 1535, il est important de préciser que ce texte, qui précéda d'une vingtaine d'années environ la publication de la *Gramática castellana* de Villalón (1556), représente avec la *Gramática de la lengua castellana* d'Antonio de Nebrija (1492) l'un des premiers écrits en matière de description de la langue castillane. Plus généralement, dans le contexte d'émergence et d'affirmation des langues vulgaires qui caractérise le XVI<sup>e</sup> siècle dans toute l'aire romane, le dialogue de Valdés s'inscrit dans la tradition renouvelée des dialogues écrits de la Renaissance portant sur des questions de langue, et notamment sur le sort à réserver aux langues dites vulgaires par rapport au latin et au grec.
3. L'originalité du *Diálogo de la lengua* est d'avoir été écrit à Naples pour des nobles italiens qui souhaitaient connaître le castillan, ce qui a pour avantage de conférer un cadre « roman » à ce texte qui engage volontiers la comparaison avec le toscan, tout en multipliant la référence aux proverbes en langue castillane afin d'étayer une argumentation de type pédagogique.

La particularité de ce texte qui n'est ni une grammaire au sens de celle de Nebrija ni un traité didactique sur la langue est d'offrir une variété de points de vue sur la langue, à partir de la mise en scène d'un dialogue où interviennent quatre personnages : deux Italiens – Marcio et Coriolano – et deux Castellans, parmi lesquels Torres et Juan de Valdés lui-même.

4. La forme dialogale choisie par Valdés auteur semble avoir pour premier objectif de refuser tout discours monologique d'autorité, tel que pouvait l'illustrer un texte comme *La gramática de la lengua castellana* d'Antonio de Nebrija. L'interaction verbale, propre au cadre interlocutif du dialogue, permet l'expression de points de vue divers sur la langue, laquelle nourrit aussi un dialogue interne auquel je vais m'intéresser plus spécifiquement. Pour rappel, ce dialogue interne qui est une forme de dialogisation à l'intérieur du discours, peut s'appréhender sous deux formes : 1°) celle d'un dialogisme interdiscursif (Bakhtine, 1978), qui fait de l'énoncé produit le maillon actualisé d'une chaîne verbale formée de maillons antérieurs ; 2°) celle d'un dialogisme interlocutif, par essence anticipatif, en ce qu'il vise à répondre par avance aux réactions et interprétations des divers interlocuteurs impliqués. Précisons qu'il n'est pas toujours évident d'établir une frontière étanche entre « dialogisme interdiscursif » et « dialogisme interlocutif » dans la mesure où l'un et l'autre s'imbriquent étroitement. D'où l'intérêt de la notion de « dialogisme affleurant<sup>1</sup> » (Vion, 2011 ; 251).
5. Je chercherai donc à montrer que, volontiers silencieux sur les sources des propos qu'il attribue aux personnages qu'il met en scène, Valdés auteur semble faire du dialogisme caché ou interdiscursif une arme au service de la construction de son autorité/*auteurité* de grammairien des usages, position difficile à tenir au moment même où les « vrais » grammairiens semblent être représentés uniquement par ceux qui privilégient, comme ce fut le cas en latin et en grec, une grammaire des règles (*reduzir a arte la lengua*). De fait, dans le jeu subtil de délégation de la parole et d'organisation de points de vue différents qui est au fondement du dialogue qu'il construit, Valdés réussit l'exploit de nous donner à entendre tout le *dicible* sur la langue au XVI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire l'entier des discours sur les usages sociaux du castillan, mais sans jamais expliciter le *montrer*.

1 Nous parlerons de *dialogisme affleurant* pour référer à des situations intermédiaires selon lesquelles des marques linguistiques de l'énoncé présupposent l'existence de discours antérieurs sans que ces derniers ne soient réellement explicités.

## **1. Le cadre de l'organisation et de la délégation de la parole dans le *Diálogo de la lengua***

---

6. Le succès des dialogues écrits à la Renaissance tient sans doute au fait que la structure dialogale permet de confronter divers points de vue sur une même question, à partir d'une figure centrale à qui est d'emblée concédée une forme d'autorité sur le sujet traité. Il est évident que les participants d'un dialogue ne peuvent occuper des positions identiques et que tout l'intérêt de la mise en place d'un face à face conversationnel réside dans la mise en évidence de la différence de ces positions. Qu'elles soient ou non instituées, ces positions sont appelées à évoluer au cours de l'échange, du fait que le dialogue est mouvement et que penser avec les autres conduit presque inévitablement à changer de perspective. Dialoguer, c'est donc convoquer les pôles du commun et du différent, ou dit autrement, convoquer ce qui relie tout un chacun aux autres et au monde, mais aussi ce qui l'en distingue (Frédéric, 2014).
7. S'agissant maintenant d'un dialogue écrit, il convient de rappeler d'emblée que tout est savamment construit et élaboré par une figure auctoriale. Ainsi Juan de Valdés, en tant qu'auteur du *Diálogo*, apparaît comme la seule vraie « voix représentante » c'est-à-dire celle qui orchestre, construit et organise la parole de toutes les autres voix « représentées », y compris celle du personnage Valdés, interne au dialogue. En effet, parmi les intervenants qui participent à l'échange dialogal, se trouve, comme je viens de le rappeler, un personnage dénommé Valdés qui pourrait être l'alter ego de l'auteur dans la mesure où lui est reconnue d'emblée une autorité au plan linguistique qui pourrait correspondre à celle de Juan de Valdés dans le monde extra-textuel. Toutefois, cette assimilation entre les deux Valdés a ses limites, dans la mesure où l'on observe que la « voix représentante » (Rabatel, 2008), à savoir le Valdés auteur, construit la « voix représentée » (Rabatel, 2008) qu'est le Valdés personnage, dans une forme d'altérité. En effet, alors même que le Juan de Valdés auteur, à travers l'élaboration du *Diálogo de la lengua*, se propose explicitement de produire un ouvrage sur la langue castillane, le Valdés, personnage, n'hésite pas à exprimer sa stupéfaction et son aversion face à la proposition des deux Italiens de considérer la langue castillane comme un possible sujet de réflexion :

M. Agora que os tenemos aquí, donde nos podéis dar razón de lo que assí vemos notado en vuestra manera de scrivir, os pedimos por merced nos satisfagáis buenamente a lo que os demandaremos : el señor Torres, como natural

de la lengua [castellana], y el señor Coriolano, como novicio en ella, y yo, como curioso della (Valdés, 1982 ; 120).

M. Maravíllome mucho que oz parezca cosa tan estraña el hablar en la lengua que os es natural. Dezidme, ¿si las cartas de que os queremos demandar cuenta fueran latinas, tuviérades por cosa fuera de propósito que os demandáramos cuenta dellas ? (Valdés, 1982 ; 121).

V. No, que no la tuviera como tal (Valdés, 1982 ; 121).

8. Ce dédoublement de la figure extratextuelle et intratextuelle de Valdés, non nécessairement enté sur le modèle de l'identité, illustre admirablement la capacité du Valdés auteur à se mouvoir dans le champ de la pensée de l'Autre et à effectuer un « déplacement empathique » (Rabatel, 2014 ; 27) le portant « à se mettre à la place des autres, à voir par leurs yeux, à envisager leurs pensées, voire leurs discours » (Rabatel, 2014 ; 27). Mettre en évidence cette capacité de décentrement de Valdés auteur est essentiel pour notre sujet : cela permet, en effet, de réfléchir aux diverses modalités selon lesquelles ce dernier, au travers des diverses « voix représentées » qu'il introduit au sein de son dialogue, se fait ou non l'écho de tous les énoncés qui sont ou ont été tenus sur la langue castillane au XVI<sup>e</sup> siècle et avant, c'est-à-dire de l'interdiscours sur les langues vulgaires en général et sur la langue castillane en particulier.
9. Comment Valdés construit-il les « voix représentées » au sein de son *Diálogo* ? Les locuteurs-énonciateurs premiers qui en sont à l'origine et que nous identifierons comme étant les interactants du dialogue, apparaissent-ils comme seuls responsables de leurs paroles ? Leurs voix sont-elles habitées par d'autres voix qui sont explicitement inscrites dans l'énoncé, soit au moyen des diverses formes de « discours rapportés », soit par l'explicitation de l'origine des informations transmises ?
10. On retrouve là un des axes majeurs de la réflexion menée sur la question du dialogisme interdiscursif ou montré, que Jacqueline Authier-Revuz (Authier-Revuz, 2004 ; 35) dénomme, pour sa part, « hétérogénéité discursive » ou « montrée ». Le propre de l'hétérogénéité constitutive est de donner lieu à un dialogue interne et, en quelque sorte, caché, dans lequel le locuteur-énonciateur premier apparaît comme l'unique responsable de ses propos, alors même que ces énoncés sont traversés de façon muette par la parole des autres, voire par la doxa. En revanche, l'hétérogénéité montrée signale une polyphonie énonciative où le discours du locuteur premier est

pris dans le jeu des voix d'énonciateurs seconds dont la présence est manifestée par divers moyens.

Qu'en est-il donc exactement dans le *Diálogo de la lengua* ?

## **2. Les « voix représentées » dans le *Diálogo de la lengua* : dialogisme interdiscursif ou dialogisme montré ?**

---

11. Il me paraît essentiel de préciser, d'entrée de jeu, que la question posée, à savoir, dialogisme interdiscursif ou montré, s'avère bien plus redoutable qu'il n'y paraît. J'essaierai, dans le temps qui m'est imparti, d'illustrer cette complexité, à partir de quatre extraits du *Diálogo* qui me semblent significatifs de la problématique qui nous intéresse ici. Pour chaque extrait, je ferai un bref rappel du contexte puis me bornerai à formuler un certain nombre de commentaires sur l'inscription ou non de voix autres dans l'énoncé.
12. Soit le premier extrait qui se situe au tout début du dialogue. Interrogé par Marcio sur ses réticences à considérer la langue vulgaire comme un sujet de réflexion sérieux, Valdés personnage lui répond ceci :

Porque he aprendido la lengua latina por arte y libros, y la castellana por uso, de manera que de la latina podría dar cuenta por el arte y por los libros en que la aprendí, y de la castellana no, sino por el uso común de hablar ; por donde tengo razón de juzgar por cosa fuera de propósito que me queráis demandar cuenta de lo que sta fuera de cuenta. (Valdés, 1982 ; 121).
13. Une brève analyse de l'énoncé de Valdés personnage met en exergue l'absence totale de référence à une quelconque source citée. Seule s'affirme une voix portée par un *yo* qui semble n'exprimer que sa conviction personnelle sur un sujet dont l'incongruité paraît telle, si l'on en croit sa stupéfaction (*¿Queréis que os diga la verdad ? Aun con todo esso pienso que me burláis*), qu'il paraît absurde de chercher à rattacher la réponse fournie à des sources énonciatives antérieures. Autrement dit, dans cette première réplique, le Valdés personnage se présente comme le seul responsable des propos qu'il tient : *he aprendido ; aprendí ; tengo razón*.
14. Soit maintenant le deuxième extrait. Replaçons la citation dans son contexte. Torres, l'autre personnage castillan du dialogue vient de faire référé-

rence à la grammaire de Nebrija, lequel Nebrija lui paraît, de toute évidence, être une autorité, si l'on en croit ses propos :

[...] pues sabéis que para la que llamáis ortografía y para los vocablos os podéis servir del autoridad del Vocabulario de Antonio de Librixa y, para el estilo, de la del libro de Amadís de Gaula. (Valdés, 1982 ; 124)

15. Rien d'étonnant donc à ce que Torres s'étonne du peu d'enthousiasme de Valdés personnage face à la mention de la figure de Nebrija :

T. ¿Cómo ? ¿No os contenta?

V. ¿Por qué queréis que me contente ? ¿Vos no veis que, aunque Librixa era muy doto en la lengua latina (que esto nadie se lo puede quitar), al fin no se puede negar que era andaluz y no castellano, y que scrivió aquel su Vocabulario con tan poco cuidado que parece averlo escrito por burla? (Valdés, 1982 ; 124).

16. Les mêmes observations que celles formulées antérieurement s'imposent en partie ici. Torres paraît exprimer un point de vue personnel et autonome en tant que connaisseur direct des travaux de Nebrija et seul juge de leur qualité, de même que Valdés personnage énonce ses objections en interpellant directement Torres (*¿vos no veis [...] ?*). Toutefois, le recours à des tournures impersonnelles (*que esto nadie se lo puede quitar ; no se puede negar [...]*) tend à conférer aux propos de Valdés personnage, une forme de généralité qui pourrait laisser entrevoir l'affleurement d'autres voix qui, si elles étaient explicitement convoquées, seraient à même d'exprimer les mêmes évidences. Il n'empêche qu'aucune référence explicite à un discours tenu par d'autres voix que celles des personnages impliqués n'est ici posée, ce qui fait que la généralisation mentionnée peut aussi s'interpréter comme un moyen de donner plus de poids à l'opinion subjective qu'émet Valdés personnage.

17. Soit le troisième extrait. Il s'agit d'un échange autour de l'importance des proverbes dans l'appréciation de l'authenticité d'une langue. Coriolano veut savoir s'il est possible de comparer les proverbes castillans aux proverbes latins et grecs, ce qui donne à Valdés personnage l'opportunité d'insister sur la dimension populaire des proverbes castillans.

T. Muy bien avéis dicho, porque en aquellos refranes se vee muy bien la puridad de la lengua castellana. [...]

C. ¿Y tenéis libro impreso dellos ?

V. No de todos, pero siendo muchacho me acuerdo aver visto uno de algunos mal glosados.

C. ¿Son como los latinos y griegos ?

V. No tienen mucha conformidad con ellos, porque los castellanos son tomados de dichos vulgares, los más dellos nacidos y criados entre viejas, tras del fuego hilando sus ruecas ; y los griegos y latinos, como sabéis, son nacidos entre personas dotas y están celebrados en libros de mucha dotrina. Pero, para considerar la propiedad de la lengua castellana, lo mejor que los refranes tienen es ser nacidos en el vulgo. (Valdés, 1982 ; 127).

18. Les tournures de Valdés personnage dans cette séquence sont presque toutes à la forme impersonnelle : *los castellanos son tomados ; son nacidos entre personas dotas ; lo mejor...*L'absence de marqueurs d'évidentialité est un moyen pour Valdés personnage de ne pas fournir d'information sur l'origine de ce savoir qui peut tout à fait être interprété comme un savoir partagé, du fait de ce caractère de généralité que lui donnent les tournures impersonnelles, mais aussi comme un savoir qu'il s'est forgé par sa propre connaissance des proverbes castillans, grecs et latins. J'y reviendrai.
19. Soit le quatrième et dernier extrait où les choses semblent se présenter sous un angle différent. En effet, questionné par Marcio sur l'origine du castillan, Valdés personnage réfère aux discours tenus par ceux qui croient que la langue basque est la langue originelle de l'Espagne. Dans ce cas, comme on le constate, il renvoie à des sources qu'il ne cite pas de manière explicite mais dont il mentionne l'existence et rapporte les arguments :

Lo que por mayor parte son curiosos destas cosas tienen y creen, es que la lengua que oy usan los vizcaínos es aquella antigua española. Esta opinión confirman con dos razones harto aparentes [...]. Desta mesma opinión fui yo un tiempo, y creí que cierto fuesse assí, porque la una razón y la otra me contentaron [...]. (Valdés, 1982 ; 137)

20. Il précise au passage qu'il a lui aussi été un temps favorable à cette hypothèse, mais qu'il ne l'est plus. La lecture d'autres sources -celle des historiens- et ses propres réflexions nourries de ses observations sur la langue castillane l'ont conduit à abandonner cette hypothèse du basque comme langue originelle de l'Espagne :

[...] pero aviéndolo después considerado mejor, y aviendo leído un poco más adelante, soy venido en esta opinión : que la lengua que en España se hablava antiguamente era assí griega como la lengua que agora se habla es latina. [...] En esta opinión he entrado por dos puertas. La una es leyendo los historiadores [...]. La otra puerta por donde soy entrado en esta opinión es la consideración de los vocablos castellanos, porque, quando me pongo a pensar en ellos, hallo que muchos de los que no son latinos o arávigos son griegos, los cuales creo sin falta quedassen algunas maneras de dezir... (Valdés, 1982 ; 137).

21. Ce que l'on perçoit, dans l'affirmation de la nouvelle position qui est la sienne, c'est une extrême solitude, confirmée par l'emploi exclusif de la première personne du singulier : *he entrado, soy entrado en esta opinión, me pongo a pensar, creo sin falta...* Tout se passe comme si cette hypothèse du grec comme possible langue originelle de l'Espagne n'était partagée par personne d'autre et ne s'inscrivait pas dans la controverse générale sur l'origine du castillan que laissaient percevoir ses propos sur l'hypothèse du basque.
22. Quelles leçons tirer de ce qui vient d'être dit précédemment ?
23. Tout d'abord, et je le redis, il n'est pas toujours simple de faire la part des choses entre le dialogisme interdiscursif et le dialogisme montré ou polyphonie énonciative. Si le premier extrait choisi dénote la volonté chez la « voix représentante » de manifester chez les « voix représentées » que sont Marcio et Valdés personnage, une pleine capacité à assumer, seuls, la responsabilité des propos qui leur sont conférés, une certaine forme de brouillage se fait pour les autres extraits. Ainsi que j'ai tenté de le montrer, le recours à des tournures impersonnelles, moyennant notamment la formule « *se + verbe* » ou l'emploi du neutre *lo mejor es que*, rend impossible l'identification de la source de l'information transmise, de sorte qu'il s'avère indécidable de trancher en faveur du « dialogisme interdiscursif », ou du « dialogisme montré », à savoir la polyphonie. En assertant, sous une forme impersonnelle, du contenu sans préciser la source de ce contenu, Valdés personnage ne nous permet pas de savoir s'il est à l'origine, et donc, seul responsable de ce contenu – auquel cas le caractère impersonnel ne serait qu'une forme de masquage de sa subjectivité – ou s'il ne fait que reprendre à son compte des propos qui ont déjà été tenus et comme tels, sont constitutifs d'une parole autre, voire dans le cas qui nous préoccupe ici, de la *doxa* sur les langues vulgaires et le latin, ce que viendrait alors confirmer l'emploi de tournures impersonnelles.
24. Il en découle que le lecteur se trouve comme écartelé entre deux impressions contradictoires : d'un côté, il a le sentiment que Valdés auteur veut créer l'illusion que les locuteurs-énonciateurs que sont les personnages qu'il met en scène assument, seuls, la responsabilité de leurs propos, de l'autre, il croit percevoir l'indexation des énoncés à une *doxa* qui, bien que non explicitement inscrite, serait repérable à travers les diverses marques de l'impersonnel. Soit donc une forme de « dialogisme affleurant ».

25. Il est évident que ce *modus operandi* mérite d'être analysé. En effet, si les extraits 2 et 3 traduisent parfaitement ce brouillage et rendent, comme on l'a dit, indécidable la détermination du type de dialogisme dont il est question, les extraits 1 et 2, pour leur part, mettent respectivement en évidence le choix du dialogisme interdiscursif et du dialogisme montré.
26. Cette variation conduit ainsi à rejeter le facteur explicatif de la distance historique. On pourrait en effet imaginer que le choix du dialogisme interdiscursif serait motivé par le fait que, pour les contemporains de Valdés, la source des informations était suffisamment limpide pour ne pas rendre nécessaire leur inscription dans les énoncés, les thèmes dont il s'agit, faisant l'objet de controverses et débats incessants. Toutefois, les choix différents effectués par « la voix représentante » pour des sujets de même importance à l'époque, comme c'est le cas de l'usage (extrait 1) où c'est le dialogisme interdiscursif qui est privilégié et de la langue originelle de l'Espagne (extrait 4) où c'est, au contraire, la polyphonie énonciative qui est de mise, semblent être des arguments en faveur d'une stratégie auctoriale orientée vers un certain objectif qu'il s'agit maintenant de percer à jour.

### **3. La difficile construction d'une autorité/autorité de grammairien des usages**

---

27. On l'a vu, lorsqu'elle le souhaite, la « voix représentante » sait inscrire dans les énoncés qu'elle attribue aux « voix représentées » des marqueurs d'évidentialité dont la fonction est de préciser les sources de l'information transmise, ce qui a pour effet d'inscrire explicitement dans l'énoncé les traces de voix d'autres énonciateurs.
28. C'est ce que révèle, on l'a vu, l'analyse du premier extrait qui pourrait être un cas d'école. On y voit que la « voix représentante » construit le dire de la « voix représentée » qu'est Valdés personnage à partir du « je », ce qui ne laisse de surprendre lorsqu'on sait que la polémique autour d'une grammaire des usages plutôt que d'une grammaire des règles, faisait rage au moment de la rédaction du *Diálogo de la lengua* et que, de fait, la position exprimée par Valdés personnage est loin de lui appartenir en propre. Pas un indice qui pourrait renvoyer à cette conversation ininterrompue sur l'usage et la règle qui a marqué le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle.

Inversement, pourquoi faire le choix de mentionner l'existence de textes sur l'hypothèse du basque comme langue originelle de l'Espagne et d'inscrire par-là-même de manière explicite la présence d'autres énonciateurs ?

29. D'une façon générale, un examen plus attentif des quatre extraits retenus nous conduit à remarquer que, de manière plus ou moins voilée, Valdés personnage se situe toujours à la source du dire ou de l'information, ce qui fait qu'il est toujours susceptible d'assumer seul la responsabilité des propos tenus, indépendamment des jeux de brouillage créés par le recours aux formes impersonnelles.

-Premier extrait : le *yo* s'affirme partout comme seule source du propos.

-Deuxième extrait : en dépit des tournures impersonnelles qui sont privilégiées, l'apostrophe que Valdés personnage lance à Torres, à savoir, *¿vos no veis ?* peut s'interpréter comme une invitation faite à ce dernier de voir les choses comme, lui, Valdés, les a vues, auquel cas, la perception de Valdés personnage serait ici encore la source du savoir.

-Troisième extrait : il convient de souligner la précision donnée par Valdés personnage sur la consultation personnelle, et ce, dès l'enfance, d'un recueil de proverbes : *pero siendo muchacho me acuerdo aver visto uno de algunos mal glosados*. On est en donc en droit d'imaginer qu'une fois de plus, Valdés personnage est à la source de l'information qu'il fournit sur les proverbes.

-Quatrième extrait : j'ai eu l'occasion de préciser qu'ici les sources de l'information sont fournies sans précision des auteurs ou textes concernés et qu'ensuite, Valdés personnage ne manque de présenter la nouvelle hypothèse qu'il propose comme étant le fruit de ses recherches personnelles.

30. Il apparaît donc que Valdés auteur choisit de taire, autant que possible, la parole de l'autre (la *doxa*) dans les énoncés qu'il attribue à Valdés personnage, ce qui le conduit aussi, pour la vraisemblance du face à face conversationnel, à rendre muette cette parole dans les énoncés des autres interactants du dialogue. Comment justifier, en effet, que ces derniers fassent sans arrêt mention d'autres voix et que Valdés personnage les muselle dans ses réponses ?

31. Or, la simple lecture d'autres dialogues ou d'autres écrits sur la langue à l'époque de la Renaissance permet de voir à quel point le macro-énoncé produit dans le cadre du *Diálogo de la lengua* « est rempli des échos et des

rappels » de [ces] autres énoncés, auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère commune de l'échange verbal » et comment, à travers les différentes « voix représentées », ce macro-énoncé les « réfute, les confirme, les complète, prend appui sur eux, les suppose connus et, d'une façon ou d'une autre, [...] compte avec eux » (Bakhtine, 1984 ; 302). En effet, au travers des quelques extraits cités, et de manière plus large, tout le long du *Diálogo*, il apparaît que Valdés n'envisage pas la langue en dehors de la communauté des usagers qui la parle. La langue est selon lui une somme d'usages en constante évolution, d'où la vacuité de toute démarche visant à « réguler » ces usages en formulant ce que nous appellerions aujourd'hui des règles grammaticales. Cette prise de position est loin d'être spécifique à notre auteur. En effet, entre la fin du XV<sup>e</sup> siècle et le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, dans les pays de l'aire romane, des rapports conflictuels se nouent entre les partisans de la règle (Nebrija et Villalón en Espagne, Meigret en France, etc.) et les partisans de l'usage (parmi lesquels Valdés en Espagne et Bovelles en France). Ce même Bovelles considère, par exemple, « qu'il est impossible de « maintenir » les langues vulgaires dans les règles » (Glatigny, 1987 ; 140). Ainsi l'expression « *reduzir a arte* » dont l'équivalent français est « réduire à des règles » traduit bien, pour les partisans d'une « grammaire vivante des usages » cette sorte de carcan ou d'étau dans lequel on place la langue dont les usages spontanés et évolutifs vont se voir figés dans des règles qui visent les « réduire » à une norme unique.

32. Cette primauté accordée aux usages et à la langue qui est celle d'une communauté qui la parle, confère une forme de privilège, du moins affiché, au *vulgo*, au point que tous les exemples que fournit Valdés dans *El Diálogo*, sont des *refranes* dont il dit lui-même qu'ils ont été forgés par les vieilles tricotant au coin du feu (voir extrait 2).

De même, durant tout le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, et bien longtemps après, pendant presque tout le XVII<sup>e</sup> siècle, les querelles sur l'origine des langues vulgaires sont légion. Deux positionnements majoritaires se font face : ceux qui considèrent que le castillan vient du latin, comme c'est le cas de Nebrija qui a conscience très tôt que le latin n'est plus la langue parlée en Espagne mais que c'est le castillan, sorte de latin corrompu qui a donné lieu à une langue nouvelle. Et ceux qui, comme Valdés, considèrent que le latin est encore la langue en usage en Espagne et que, donc, la langue originelle ne saurait être cette langue latine. D'où l'hypothèse en faveur d'une origine grecque, position qui le conduit à prendre ses distances avec les partisans

de l'hypothèse du basque comme langue originelle. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails ici, mais cette conversation sur l'origine des langues remonte au moins à Alphonse X et elle rejoint le débat sur la *corruptio linguae* qui est repris en 1463 par Juan de Lucena, (García Cervigón, 2000) dans son ouvrage, *El Libro de vida beata*. Lucena fait observer les nombreuses ressemblances entre le latin et le castillan et énonce une forme de topos propre à l'époque relatif à la corruption des langues vulgaires et à la nécessaire hiérarchisation entre elles, du fait que chacune revendique d'être la seule digne d'être l'héritière du latin. Pour Lucena, c'est le castillan qui se doit d'occuper cette place. Valdés fait à peu près la même chose mais en se servant du grec comme langue de prestige, quoiqu'il reconnaisse aussi dans le *Diálogo*, l'origine latine du castillan. Le mépris qu'il affiche envers Antonio de Nebrija renvoie à un autre topos de l'époque : le faible prestige dont jouissait l'andalou par rapport au castillan.

33. Ces brefs rappels visent à mettre en évidence que le *Diálogo* est traversé par tout le savoir commun sur les langues vulgaires au XVI<sup>e</sup> siècle et les controverses autour de ce savoir. Il rend compte, de fait, de tout le dicible sur les usages sociaux de la langue, en soulignant l'étroit rapport entre « langue » et « communauté d'usagers de la langue », indépendamment de toute norme arbitrairement imposée du dehors.

C'est pourquoi il importe sans doute tant à Valdés de parler en son nom, au nom des usages qui sont les siens, au nom des opinions qu'il essaie de faire prévaloir, et non pas en se fondant sur des généralités ou des règles. Il lui importe ainsi avant tout de mettre en évidence un savoir *subjectif* sur la langue, d'afficher une « manière d'être dans [la] langue » (*cf.* Siouffi) qui lui permettent de formuler des arguments qui fondent les usages qu'il valorise et reconnaît comme valables :

**Pienso yo** que jornal, jornalero y jornada an tomado principio del GIORNO que dezís acá en Italia (Valdés, 1982 ; 143)  
Bien creo que aya también algunos otros vocablos tan propios castellanos [...]. (Valdés, 1982 ; 143)

(...) y es que muchos dizen ponedlo y embiadlo ; porque el poned y embiad es el verbo, y el lo es el pronombre, no sé qué sea la causa por que lo mezclan desta manera ; **yo aunque todo se puede dezir, sin condenar ni reprehender nada, todavía tengo por mejor que el verbo vaya por sí y el pronombre por sí, y por esto digo** : « Al moço malo, ponedle la mesa y embiadlo al mandado ». (Valdés, 1982 ; 154)

Si me avéis de preguntar en las diversidades que ay en el hablar castellano entre unas tierras y otras, será nunca acabar, porque, como en la lengua castellana se habla no solamente por toda Castilla, pero en el reino de Aragón, en el de Murcia con todo el Andalucía, y en Galizia, Asturias y Navarra, y esto aun hasta entre la gente vulgar, porque entre la gente noble tanto bien se habla en todo el resto de Spaña, **cada provincia tiene sus vocablos propios y sus maneras de dezir** (Valdés, 1982 ; 142)

34. N'étant pas, à la différence de Nebrija, un « professionnel » des lettres ou de la langue, Valdés ne peut construire la légitimité de sa position en faveur d'une grammaire des usages ou du sujet parlant, qu'à partir de sa propre capacité à argumenter les usages qui sont les siens, les préoccupations linguistiques qui sont les siennes. Il décrit bien plus son « sentiment de la langue » castillane, c'est-à-dire comme l'explique Ferdinand de Saussure dans un tout autre contexte, « cette grammaire intuitive et vécue, grammaire subjective, [qui] correspond à une conscience intuitive d'un fonctionnement de la langue, c'est-à-dire de la manière dont s'élabore et s'organise le sens ».
35. Mettre en exergue la subjectivité du sujet parlant face à ses usages et aux normes individuelles qu'il s'est imposé, et donc, une forme de solitude, est précisément l'un des objectifs prioritaires du *Diálogo de la lengua*. Dans ces conditions, on comprend bien que la meilleure manière d'y parvenir est d'étouffer les voix du dehors, de ne pas les inscrire explicitement dans l'énoncé, tout en les laissant bruire quelque peu, afin de préserver la capacité du sujet parlant à s'approprier le fonctionnement de sa langue, à formuler des hypothèses nouvelles sur elle, sans se trouver empêché par les « théories » et positions majoritaires.
36. En ce sens, il est logique que Valdés auteur ait privilégié le dialogisme interdiscursif, en lui créant par endroits, une version alternative, celle du « dialogisme affleurant » qui indexe implicitement des voix du dehors, mais sans leur laisser la possibilité d'étouffer celle de la voix représentante qui peut mieux affirmer ainsi son autorité/auteurité de grammairien des usages ou du sujet parlant, position en net recul dans le deuxième tiers du XVI<sup>e</sup> siècle.

## Bibliographie

---

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, « La représentation du discours autre : un champ multiplement hétérogène », in *Le discours rapporté dans tous ses états : question de frontières*, MARNETTE Sophie et al. (dir.), Paris, L'Harmattan, Coll. « Sémantiques », 2004, p. 35-53.

\_\_\_\_\_, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », in L. Danon-Boileau (coord.), « Les plans d'énonciation », DANON-BOILEAU Laurent (dir.), in *Langages*, 73, 1984, p. 98-111.

BAKHTINE Mikhaïl, « Les genres du discours », in *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1952/1979/1984, p. 265-308.

\_\_\_\_\_, « Du discours romanesque », in *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, « Tel », 1934/1975/1978, p. 83-233.

FRÉDÉRIC François, « Avant-propos. Le “dialogisme” ? ou plutôt “quelques figures du dialogue, leurs communautés et leurs différences, un point de vue” », in *Éla. Études de linguistique appliquée*, vol. 173, n° 1, 2014, p. 17-26.

GARCÍA CARVIGÓN Alberto Hernando, « Sobre el origen del romance y la teoría de la « corruptio linguae », in *Didáctica (Lengua y literatura)*, 2000, 12, p. 167-182.

GLATIGNY Michel, « À l'aube de la grammaire française : Sylvius et Meigret », in *Histoire Épistémologie Langage*, 1987, 9-1, p. 135-155.

RABATEL Alain, *Dialogisme et polyphonie dans le récit*, in *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, t. 2, RABATEL Alain, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2008.

\_\_\_\_\_, « Empathie, points de vue, méta-représentation et dimension cognitive du dialogisme », in *Éla. Études de linguistique appliquée*, 2014/1 (n° 173), p. 27-45.

VALDÉS Juan, *Diálogo de la lengua*, Madrid, Cátedra, 1982.

C. MENCÉ-CASTER, « Le jeu subtil des discours... »

VION Robert, « Polyphonie et dialogismes », in *Linha d'Água*, n° 24 (2), 2011, p. 235-258.